

hasard entre les mains d'un voyageur. Puis une violente révolution éclata, remplaçant le taikoun, dépositaire du pouvoir temporel, et la féodalité des daïmios, analogue à celle qui se partageait l'Europe au moyen âge, par le pouvoir unique du Mikado. Les conséquences immédiates de ce bouleversement politique furent le pillage, la confiscation et la vente de milliers d'objets d'art anciens qui garnissaient les riches demeures de cette oligarchie féodale, et l'on se procura à vil prix des chefs-d'œuvre inestimables, aujourd'hui classés dans les collections de quelques connaisseurs éclairés. Les réformes économiques ne se firent pas attendre ; le Japon fut ouvert, tout au moins aux curieux, aux commerçants n'ayant pas de prétentions à un séjour durable.

* *

Le premier chemin de fer, de Tokio à Yokohama, fut inauguré en 1872, quatre ans après la fin de la révolution ; on voit que les novateurs n'avaient pas perdu de temps. Les journaux, l'imprimerie libre, la photographie, furent autorisés en 1873, une Bourse de commerce ouverte à Tokio en 1878, les codes promulgués en 1880, enfin une constitution élaborée et mise en vigueur par Mutsu-Hito en 1880. L'assimilation européenne était complète.

* *

En même temps que les Japonais empruntaient aux Européens leurs lois, leurs machines, leur vêtements et leurs chapeaux de soie ou de feutre, ils nous envoyaient quantité de leurs produits, mis subitement à la mode chez nous : bronzes, porcelaines, soieries, papiers, objets laqués ou tressés en paille, etc. On en fut vite saturé en Europe et, l'engouement cessant, l'industriel d'Extrême-Orient comprit qu'il lui fallait procéder autrement, et nous faire concurrence avec nos propres moyens. A la faveur de l'extrême modicité des salaires dans son pays, il nous emprunta nos machines et se livra à la fabrication intensive de produits analogues à ceux de l'Europe ; le travail des tissus fut le premier entrepris, comme le plus facile à comprendre pour des ouvriers orientaux.

En 1880, une filature est installée à Kagoshima ; douze ans après, on en trouve déjà 28, dont 9 à Osaka, la Manchester du Japon ; elles comptent près de 600,000 broches et représentent un capital de 50 millions ; en 1902, 153 usines occupent 63,000 ouvriers et ouvrières et mettent en oeuvre 1,200 broches. L'industrie de la soie est plus prospère encore, mais se rattache davantage à la petite industrie, pratiquée dans le ménage avec le concours de toute la famille et parfois de trois ou quatre salariés ; on compte ainsi 2,500 ateliers et 120,000 travailleurs. Le tissage appartient

aussi à la petite industrie : contre 96 grandes usines, 1,300 ateliers à domicile.

Le Japon commence à fabriquer des machines : il a vingt chantiers de constructions navales, une grande manufacture de papier de chiffons ou de paille de riz ; les brasseries d'Osaka, fort bien outillées, exportent en Chine, en Russie, aux Indes, en Malaisie ; la production du tabac croît d'année en année ; on trouve trente et une fabriques d'allumettes, qui fournissent tout l'Extrême-Orient et même les Etats-Unis, et une boîte de 60 allumettes coûte seulement $\frac{1}{4}$ de centin ; certains objets, tels que les brosses, sont établis dans des conditions qu'on ne saurait trouver ailleurs ; ainsi, un fabricant français, ayant envoyé un agent pour la vente, s'aperçut par les rapports de son voyageur que la concurrence était impossible et, de vendeur, devint aussitôt acheteur ; et pourtant, la soie des brosses est nécessairement importée au Japon, car dans l'empire on ne trouve guère de porcs, et l'ivoire, même l'os, vient du dehors. Mais la main-d'œuvre se paye très peu cher, quand le travail est facile et ne demande que de l'attention.

Le Japon fabrique encore sa fonte (19 hauts fourneaux), les teintures (26 usines), le savon, les produits pharmaceutiques (24 usines), les limonades et glaces, les confiseries et conserves, les objets en bambou, en roseau, en paille tressée, les boîtes faites dans les petits ateliers de ménage, et dont la main-d'œuvre est payée à raison d'un yen $51\frac{1}{2}$ cent par 10,000 boîtes. Comment lutter avec ce bon marché ? Aussi pour cet article, les commandes de l'étranger sont-elles très considérables. Citons encore le coton brut, la soie grège, objet de la principale industrie, les tapis de jute, ou bien de coton et soie mélangés, dont l'exportation se fait en grand.

La verrerie est une industrie toute nouvelle, car les Japonais ne connaissaient pas le verre il y a trente ans. Il faut maintenant fournir de carreaux de vitres, de bouteilles et de verres à lampes 47 millions d'individus ; voilà de quoi alimenter longtemps les usines !

Enfin, cent grandes manufactures et autant de petites s'occupent du travail des métaux.

Le gouvernement possède une manufacture de draps, une belle Monnaie à Osaka, plusieurs arsenaux, une manufacture d'armes, trois usines pour le matériel de chemins de fer, une fabrique de papier et une imprimerie.

* *

Ces efforts croissants ont été commencés et continués, la chose est remarquable, avec les capitaux Japonais. En 1894, plus de mille sociétés par actions avaient constitué de cette façon un capital de \$101.760.000. A partir de cette époque, on fit appel aux capitaux européens, mais il faut bien dire que

ceux-ci, dans l'industrie de la filature surtout, rencontrèrent des mécomptes. Le nombre des sociétés est aujourd'hui de 8.600 avec un capital nominal de plus de \$2.200.000.000.

Le Japonais ayant peu de besoins, il a fallu chercher des débouchés au dehors, et on doit reconnaître que le succès a été considérable ; en dix ans, de 1876 à 1886, le total des exportations en Russie a décuplé, et, quinze ans après, il a encore décuplé, atteignant 2,300,000 yens ; le chiffre des envois en France passe, pendant le même laps de temps, de 3,600,000 yens à 27 millions ; en Allemagne, de presque rien, à 5 millions de yens ; en Angleterre, de 5 millions, à 17 millions ; l'Italie a reçu, depuis deux ans, 13 millions de yens ; enfin, les Etats-Unis détiennent le record avec plus de 80 millions de yens : ce sont les grands acheteurs du Japon.

Les grands fournisseurs sont la Chine (140 millions), la Corée (8 millions de produits agricoles, surtout du riz) ; l'Inde anglaise (50 millions), l'Indo-Chine française (5 millions et demi), la Russie d'Asie (6 millions), l'Allemagne (26 millions), l'Angleterre, (50 millions), les Etats-Unis (48 millions) la France figure dans le tableau pour 4,700,000 de francs.

Les importations et les exportations se balancent à peu près par 260 millions de yens environ, ce qui est un très beau bilan pour un pays d'Orient, si éloigné des centres de production.

* * *

En résumé, si le Japon a pris une très grande place sur les marchés du monde, il n'y a pas encore, à proprement parler, de péril industriel jaune, puisqu'il prend à l'Europe autant qu'il lui fournit. Bien des causes, au surplus, arrêteront longtemps encore le développement excessif de la grande industrie au Japon.

L'ouvrier est d'un recrutement difficile : il se déplace avec plaisir, car il n'y a pas de pays où l'on voyage plus souvent, à toute occasion, pour voir le paysage ; les chemins de fer (plus de 6,000 kil.) font tous d'excellentes affaires ; mais il faut que chacun, plusieurs fois par an, retrouve son toit natal et surtout le tombeau de ses ancêtres, sur lequel il doit prier à toute occasion ; il n'y a pas de contrat de louage qui tienne devant de semblables exigences, s'il faut faire venir un personnel de loin ; aussi est-on obligé de chamberer les ouvriers, d'employer la force pour les maintenir à l'usine, procédés qui ne favorisent pas le recrutement.

L'ouvrière ne se sépare pas de ses jeunes enfants, il faut les tolérer dans l'atelier, et il en résulte bien des distractions pour une femme déjà futile, indolente, et dont le travail ne représente guère que la moitié de celui d'une femme européenne ; elle, aussi, part sans raisons et au mépris des contrats. Hommes et femmes, pour toutes ces causes,